



Julie Deliquet : une artiste des grandes tablées

Publié en décembre 2021

PORTRAIT

Brillante metteuse en scène très portée sur le cinéma et, depuis le printemps 2020, directrice du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, Julie Deliquet est avant tout une cheffe de troupe à l'inspiration collective. Personnalité volontaire, méthodique et généreuse, impliquée sur le territoire de Seine-Saint-Denis et impliquée au sein de son équipe d'In Vitro, véritable bourreau de travail, Julie Deliquet pense tout à plusieurs.

Spectacle après spectacle, Julie Deliquet questionne la responsabilité des individus à l'échelle de leurs engagements collectifs. En l'espèce, la création de Huit heures ne font pas un jour, d'après une série télévisée de Fassbinder, en ouverture de sa première saison à la direction du Théâtre Gérard Philipe, fut exemplaire à plus d'un titre de sa recherche de metteuse en scène. Porté par quatorze acteurs au plateau (toujours des grandes tablées chez Deliquet !), cette saga qui passe de l'espace intime de la famille à celui du travail – à travers le microcosme d'un atelier d'usine tenté par l'autogestion –, et traverse toute une série de thématiques sociales, est une parfaite illustration en jeu des questionnements à l'œuvre chez la metteuse en scène, en particulier celui du collectif. Comment fait-on quand on décide de faire les choses ensemble ? Comment raconter une histoire à plusieurs ? Tout est là. L'acteur est au centre de ce théâtre de l'instant présent qui repose avant tout sur le potentiel créatif de chacun.

Ce que l'on voit sur la scène de Julie Deliquet, qu'il s'agisse des premières créations nourries à l'improvisation d'une écriture de plateau ou des spectacles plus récents basés sur l'adaptation de textes du répertoire ou contemporains, c'est d'abord une troupe, un collectif d'acteurs au travail, à l'œuvre d'une certaine utopie et aux prises avec le monde, passé, présent et futur. Le passé tel qu'il n'est plus et dont on hérite, le présent tel qu'il faut s'en saisir pour construire le futur. Dès les origines, les principaux enjeux sont posés à travers le triptyque *Des années 70 à nos jours*, portrait de famille questionnant le dialogue d'une génération à l'autre, et décisif acte de naissance du collectif In Vitro, impulsé par Julie Deliquet en 2009. Le passage par la Comédie-Française, et surtout la rencontre avec une autre « famille » d'acteurs, viendra renforcer les intuitions de départ. Avec sa prise de direction du CDN de Saint-Denis, qu'elle qualifie de « seconde naissance », Julie Deliquet dit vouloir à son tour « prendre ses responsabilités », rendre en quelque sorte ce que l'institution lui a donné. Bien au-delà de l'artistique, cette « mission passionnante » questionne le théâtre à tous les endroits, social, citoyen, politique... Là encore dans cette dimension collective chère à Deliquet.

PARCOURS D'ARTISTE

Podcast de la collection «Parcours d'artiste» avec une interview de Julie Deliquet, metteuse en scène et directrice artistique du Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis.

Metteuse en scène et directrice du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, Julie Deliquet fabrique son art en collectif, avec une bande d'acteurs formidables, des objets chinés de-ci de-là, des textes classiques ou contemporains expérimentés à même le plateau, et beaucoup de plaisir. Tout part des acteurs : de leur présence intense, de leur sens de la situation, de leur inventivité, de leur jeu, naturel sans être naturaliste. Qu'elle questionne le devenir des utopies d'hier et les désillusions d'aujourd'hui, qu'elle interroge les luttes sociales ou qu'elle plonge dans les secrets de famille et les contractions des êtres, c'est toujours la vie qu'il s'agit de recréer, ici et maintenant. Elle nous raconte son parcours d'artiste.

Écouter le podcast [ici](#).

Théâtre versus cinéma

Portrait de Julie Deliquet 1/3

Personnalité artistique affirmée, Julie Deliquet a longtemps balancé entre cinéma et théâtre avant d'élaborer avec le collectif In Vitro un art scénique fortement inspiré du cinéma et un sens de l'engagement qui la guide à la direction du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis.



« Violetta », film réalisé par Julie Deliquet pour la 3^e scène, Opéra de Paris © OnP Les films Pelléas



Si elle n'avait pas été metteuse en scène, Julie Deliquet aurait pu devenir prof, comme toute sa famille. Comme sa mère, prof d'anglais. « Ou plutôt institutrice » : pour rester dans cet univers de l'école qui a compté très fort dans son parcours, pour le plaisir d'apprendre bien sûr, mais aussi pour la récré, pour la cantine, pour tous ces temps de partage en collectivité qui forgent les souvenirs. L'école qu'elle a écumé lors des nombreux ateliers animés sur le territoire de Saint-Denis lorsqu'elle était artiste associée au TGP sous la direction de Jean Bellorini. L'école avec laquelle les membres du collectif In Vitro sont restés en lien étroit durant toute la crise sanitaire. L'école et sa dimension de service public, l'importance de la transmission, à laquelle Julie Deliquet revient souvent dans ses propos et d'autant plus maintenant qu'elle dirige une institution.

Julie Deliquet aurait aussi pu devenir brocanteuse pour cette passion qu'elle a de chiner, de retaper des meubles. D'ailleurs ses décors, c'est en accessoiriste qu'elle les crée. De son propre aveu, il n'y a pas un seul de ses spectacles où ne se trouve un objet personnel rapporté de cette maison de famille où, gamine, elle construisait des cabanes et jouait dans les granges et où, plus tard, elle a embarqué l'équipe d'In Vitro. Ses premiers décors, elle les a créés avec des objets glanés ici ou là, souvent dans la rue. La solution s'imposait d'elle-même, le peu d'argent dont elle disposait devait servir à payer les acteurs, pas le décor. Souvent seule quand elle était enfant – sa sœur était beaucoup plus jeune –, elle refaisait le décor de sa chambre presque chaque week-end : en changeant les meubles de place, elle s'inventait des mondes. Julie Deliquet a aussi beaucoup dessiné...

Un collectif d'acteurs

Très tôt, dès l'enfance dans les Yvelines, il y a eu les ateliers théâtre. Et l'option cinéma au lycée de Lunel qui a été le véritable déclencheur, les festivals, les films dévorés chaque jour, la fac de cinéma. Le cinéma resté, depuis l'une de ses principales sources d'inspiration que ce soit avec Bergman, Desplechin ou Fassbinder – Bergman et Fassbinder étant également auteurs et metteurs en scène de théâtre. « C'est vraiment le cinéma qui m'a conduite à la mise en scène, le théâtre m'a amenée aux acteurs » dit-elle. Récemment, elle a réalisé un court métrage pour l'Opéra de Paris, *Violetta*, variation contemporaine autour de *La Traviata* de Verdi. Encore aujourd'hui, Julie Deliquet visionne un film par jour.

Mais ce sera finalement le théâtre : le conservatoire de Montpellier d'abord, puis le Studio-théâtre d'Asnières et l'école Jacques Lecoq, où elle rencontre le comédien Éric Charon, père de ses enfants et pilier du collectif In Vitro. C'est au détour de ces formations qu'elle croise aussi Sylvain Creuzevault, l'autre grand metteur en scène chez qui on retrouve Éric Charon et dont les débuts, également centrés sur le mouvement collectif, ont été, pour Julie Deliquet, « précurseurs de l'élan du théâtre dans les années 2000 ». Au passage, elle évoque l'émulation fondatrice impulsée au Théâtre de Vanves, par José Alfarroba, où « les groupes existaient les uns avec les autres et non pas les uns contre les autres ».

Acte de naissance du collectif In Vitro, son premier spectacle, *Derniers remords avant l'oubli* de Jean-Luc Lagarce, reçoit le prix du public au concours des jeunes metteurs en scène du Théâtre 13. Suivra *La Noce* de Brecht, en 2011, puis, en 2013, *Nous sommes seuls maintenant*, fruit d'une écriture collective de plateau et 3^e volet du Triptyque *Des années 70 à nos jours* qui explore la fin des grandes utopies collectives – avec *La Noce* (volet 1) et *Derniers Remords avant l'oubli* (volet 2) – et sera joué dans une enthousiasmante version intégrale au Théâtre de la Ville et au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, dans le cadre du Festival d'Automne 2014, avant de trouver son épilogue, en 2015, avec *Catherine et Christian*, à nouveau à partir d'une écriture collective de plateau.

Le collectif, système (d)eliquet

Personnalité artistique affirmée, Julie Deliquet carbure à l'énergie que lui transmettent les acteurs d'In Vitro. Collectif soudé qu'elle a créé en 2009 et à travers lequel elle peaufine la première de ses qualités, celle de cheffe de troupe nombreuse.

« Seule, je ne ferai pas ce métier », affirme Julie Deliquet. Le collectif, le groupe, la famille, le faire ensemble, les grandes tablées d'acteurs, tous ses spectacles portent cette dimension-là. C'est vraiment l'espace essentiel dans lequel l'artiste puise son geste artistique. Le chœur est le cœur. Et elle développe un vrai talent à animer cette grande communauté, les faire vivre et tenir ensemble sur un plateau. La jeune femme a créé le Collectif in Vitro en 2009, après avoir joué comme actrice dans les spectacles des autres, plusieurs années après les années de formation, pour rassembler des acteurs croisés ici et là. « Je voulais retrouver les forces vives d'acteurs que j'avais admirés », raconte-elle. « Nous étions déjà tous intermittents, sans l'intermittence on n'aurait jamais réussi. Au début, on n'était pas payé, on répétait dans un garage. J'ai adoré les écoles de théâtre pour ce côté collectif, cette émulation du faire ensemble et j'ai trouvé que c'était tellement dur de commencer ce métier seule ». A cet égard, la pédagogie de Jacques Lecoq, où il faut créer des projets en autogestion donc apprendre à travailler avec des camarades qui n'ont pour la plupart pas la même langue (36 nationalités différentes en 1ère année !), pas la même histoire socio-culturelle, a été particulièrement formatrice pour la jeune artiste, même si à première vue, son théâtre est bien loin de l'idée qu'on se fait de l'univers Jacques Lecoq, plus porté sur le masque, le clown, le mime et le théâtre corporel.

À une époque où, souvent faute de moyens, les monologues fleurissent, Julie Deliquet, elle, préfère les gros paquebots. « Qui dit beaucoup d'acteurs dit production lourde, je savais qu'on coûterait plus cher alors qu'on voulait faire un théâtre pauvre. Je me suis battue pour qu'on tourne nos spectacles plusieurs années, c'était la seule solution pour tenir. »

Le collectif façon Deliquet, où l'acteur est très maître du travail, n'est pas pour autant une entité où tout est partagé. Elle revendique même une certaine hiérarchie : elle dirige, elle initie, elle insuffle, aux acteurs ensuite de s'emparer du geste, de devenir créateurs à leur tour – ce qui n'empêche d'ailleurs que certains d'entre eux partagent la collaboration artistique comme Julie André, actrice présente depuis les tout débuts avec laquelle elle signe le travail d'adaptation de chaque spectacle, présente aussi à ses côtés à la Comédie-Française. La création naît dans ce dialogue entre ses propositions et les réponses du groupe. Pour maintenir la vitalité nécessaire au fil des ans, Julie Deliquet les incite aussi à aller jouer ailleurs, avec d'autres metteurs en scène, et invite régulièrement des acteurs extérieurs à rejoindre l'aventure et parfois tenir les rôles principaux comme dans *Huit heures ne font pas un jour*. Parmi ces « invités », Evelyne Didi, actrice chez Matthias Langhoff, Jourdhueil, Peyret, Françon... qui a pris part aux grandes heures du TNS sous Jean-Pierre Vincent et tourné avec de nombreux réalisateurs, mais aussi les jeunes Ambre Febvre et Mikaël Treguer, tout juste sortis de l'école du théâtre de Saint-Etienne et qui tiennent les rôles de Marion et de Jochen.



« Huit heures ne font pas un jour » © Pascal Victor-Opale

Éric Charon souligne son pouvoir fédérateur : « avant d'entrer en scène elle nous dit à chaque fois : 'je vous regarde !'. C'est cet amour, cette confiance, qui nous portent et nous donne envie d'être à la hauteur ». Julie André évoque « un groupe de bienveillance et de solidarité. Nous sommes ensemble en coulisse et nous nous régalons à l'avance de qui va se passer sur le plateau l'instant d'après. C'est le travail ensemble accompli, le côté très collectif en amont qui donne cette impression de groupe sur scène, cette immédiateté de vie et l'impression pour le public d'être le dernier invité à table ». En cela aussi *Huit heures ne font pas un jour* est un spectacle exemplaire « La question du travail qui est au centre de *Huit heures* est au cœur du collectif, explique Julie Deliquet. Le socle, c'est le travail, tellement de travail ! C'est la mémoire du côté extraordinaire de ce qu'on a vécu qui nous soude ».

Metteuse en scène de talent



Laurent Stocker et Anna Cervinka dans « Vanja » (2016)
© Simon Gosselin

En 2016, à l'appel d'Éric Ruf, c'est le début d'une fertile collaboration avec la Comédie-Française – avec *Vanja* d'après *Oncle Vanja* d'Anton Tchekhov, puis *Fanny et Alexandre* en 2018–2019. Cette rencontre avec une maison où la troupe est au cœur d'une histoire si longuement mûrie lui a considérablement appris dans la façon de travailler avec sa propre troupe. C'est là qu'elle assume pour la première fois la casquette de scénographe.

« C'est aussi la première fois que j'ai eu de l'argent pour la scénographie », raconte-elle. « Au Français, j'ai adoré fouiller dans le stock des sous-sols : je me suis revue enfant jouant dans les granges à la campagne. A Richelieu, avec le Bergman, j'ai dû me confronter pour la première fois au décor. Je me suis rendue compte à quel point la scénographie c'est de la mise en scène ». C'est là qu'elle a rencontré Zoé Pautet qui co-signe avec elle les scénographies.

De *Fanny et Alexandre*, elle récupère les leurres (pré-décorés créés pour les répétitions) qui deviendront le décor d'*Un conte de Noël* d'après le film d'Arnaud Desplechin, créé en 2019–2020 à la Comédie de Saint-Etienne – où elle rencontre la promotion 29 de l'école du CDN dont elle est la marraine et dont sont issus trois jeunes acteurs de Huit heures ne font pas un jour. Après avoir été artiste associée, avec le collectif In Vitro, au Théâtre Gérard Philipe et, à ce titre, écumé le territoire de Saint-Denis, elle y est nommée en avril 2020, et se prend de plein fouet la crise sanitaire dont elle tire, avec cet esprit positif qui la caractérise, une sorte de formation accélérée. Là encore le partage est moteur, elle est seule aux commandes certes, mais s'appuie pleinement sur le collectif In Vitro et y associe deux autres artistes, la metteuse en scène Lorraine de Sagazan et l'autrice metteuse en scène Leïla Anis, avec lesquelles elle créera *Fille(s) de*, de Leïla Anis, en juillet 2022.

Julie Deliquet qui se dit « très inspirée par les autres » aime l'idée de s'inscrire dans une suite, dans un « maillage » : prendre une direction qu'elle laissera à son tour, là encore dans une perspective collective de transmission et une véritable culture de l'engagement. « Une vraie expérience qui arrive au bon moment », confie la metteuse en scène qui affectionne le côté « maison », où « il y a tellement de métiers qui travaillent ensemble » et où l'on vit le théâtre dans sa quotidienneté.

Une table où refaire le monde

Portrait de Julie Deliquet 2/3



Une table et des chaises : tel est l'espace minimum commun de tous les spectacles de Julie Deliquet. Périmètre symbolique autant que réel de la famille, du groupe, de la société, c'est le lieu où se confrontent les générations et les visions du monde, où surgit la vie entre l'acteur et le personnage.

Y a-t-il un seul spectacle de Julie Deliquet où il n'y ait pas de scène de repas ?

Qu'il s'agisse de repas de noces, de Noël ou d'enterrement, les grandes tablées d'acteurs sont emblématiques de son univers.

Autant de moments de réel décuplés en longs plans séquences, où nous avons l'impression, nous spectateurs, d'être assis avec eux.



Huit heures ne font pas un jour © Pascal Victor-Opale

Fanny et Alexandre (2019), *Un Conte de Noël* (2019) ou *Huit heures ne font pas un jour* (2021), la table est cet espace sans cesse réinventé où se confrontent les générations, les visions du monde, le lieu vivant de la vie. C'est le lieu d'où l'on refait le monde, un microcosme d'individus qui observe le macrocosme de la société. C'est là que se dresse le constat de la disparition du vieux monde (Des années 70 à nos jours) et de ses illusions, que l'on échange les mêmes questionnements, que l'on mâche ses mots.

La table comme espace symbolique

Hautement théâtral, symbolique en même temps que très concret, l'espace de la table, quand il est occupé par dix douze acteurs/personnages, pose d'emblée les questions de places, de circulation de la parole, de collectif, de rapports de pouvoir, de société, de démocratie. La table est un fil dramaturgique qui court d'un spectacle à l'autre et relie les acteurs entre eux – même ceux qui, sur le moment, n'ont pas de texte y trouvent leur place et leur espace de jeu – en même temps qu'il instaure un rapport très direct aux spectateurs.

Pour obtenir cette impression que tout s'invente en direct, dans l'instant où on le découvre, Julie Deliquet mène parfois des séances d'improvisation autour d'un repas (avec nourriture réelle et vin) qui peuvent durer plus de sept heures. Que ce soit dans *La Noce de Brecht* (2011), dans *Catherine et Christian* (2015),

Qu'il s'agisse de scènes improvisées, comme dans les premiers spectacles, ou d'un texte de Tchekhov (*Vania*, 2016 ; *Mélancolie(s)*, 2017), le texte y est servi comme des paroles d'aujourd'hui ; le réel est là, à tout moment, qui traverse le plateau. Comment faire avec ce monde sur lequel on n'a pas de prises ? Au désenchantement du médecin et dramaturge russe, dont Julie Deliquet souligne le côté visionnaire, en matière d'écologie notamment, répond l'optimisme volontariste des personnages de la série de Fassbinder, *Huit heures ne font pas un jour* (2021), choisie par la metteuse en scène pour rouvrir le Théâtre Gérard-Philipe après des mois de fermeture due à la crise sanitaire de la Covid-19.

De l'individu à la société

Julie Deliquet a pris la direction du CDN de Saint-Denis en pleine pandémie, une ville qu'elle connaît bien pour l'avoir longtemps arpenté en tant qu'artiste associée, sous la direction de Jean Bellorini. À Saint-Denis, l'une des villes les plus pauvres de France, qui a été particulièrement touchée par la maladie, les questions de service public et de solidarité – à travers les problématiques de l'hôpital notamment mais aussi de l'école – s'expriment de manière on ne peut plus concrète, cruciale. Ces mêmes questions qui sous-tendent son œuvre (ses mises en scène mais aussi son récent court métrage *Violetta* pour l'Opéra de Paris), elle les a éprouvées très concrètement, durant les mois de fermeture du théâtre, dans les écoles et les centres sociaux de ce territoire où elle a choisi de travailler. Voilà pourquoi la dimension utopique des années 1970, que Julie Deliquet a exploré dans ses premiers spectacles, ressurgit dans cette nouvelle création et fait fortement écho aux sujets contemporains, même si le contexte social a changé.

Durant le travail de création, la metteuse en scène et les acteurs se sont imprégnés de l'histoire ouvrière de Saint-Denis par un travail d'enquêtes et d'interviews sur le terrain, tout comme Fassbinder l'avait fait en son temps. À l'heure où la pandémie a rebattu les cartes du travail et de son organisation, Julie Deliquet adopte sciemment le point de vue militant et positif de Fassbinder. « Mon travail consiste à représenter la vie pour l'amour de la vie et non pas faire de l'art pour l'amour de l'art. Le spectateur assiste à une reconstitution de la vie en direct afin d'observer pleinement l'humain et donc pleinement le monde » affirme Julie Deliquet. Le collectif In Vitro travaille à la manière d'un espace éprouvette pour le vivant, non pas en vase clos mais en relation directe avec le monde.

Méthode éprouvette : l'art vivant d'In Vitro

Portrait de Julie Deliquet 3/3



Comment Julie Deliquet obtient-elle cet effet de réel propre à ses spectacles, ce vivant vibrant de la scène ? Par un long processus de travail collectif qu'elle peaufine projet après projet avec les acteurs d'In Vitro. Une expérience de vie où le plaisir et le déséquilibre tiennent lieu de boussole.



Agnès Ramy et Éric Charon dans

« Nous sommes seuls maintenant » © Sabine Bouffelle

Si Julie Deliquet a finalement choisi le théâtre plutôt que le cinéma, c'est « pour le vivant de la scène ». Tout le travail d'In Vitro tend vers ça et, quand elle en parle, le champ lexical qu'utilise la metteuse en scène renvoie clairement au domaine de la naissance. Le collectif In Vitro est comme un espace éprouvette, le lieu d'une expérience sans cesse renouvelée. « Le fait de répéter les choses ne m'intéresse pas beaucoup c'est la tentative que je travaille ». Avec elle, les répétitions sont d'intenses moments d'expérience.

Travailler l'instant présent

Pendant cinq semaines, six jours par semaine, la metteuse en scène apporte à ses acteurs une structure originale chaque jour différente, une nouvelle situation éphémère construite à partir de l'œuvre de départ mais démontée pièce par pièce et remontée dans un autre sens, « comme pour une voiture ». Certains jours, c'est un acteur en particulier qui va mener la séance de travail. L'idée maîtresse de ce qui, au fil des spectacles, s'affirme comme une « méthode », c'est de traverser toute la dramaturgie mais par une autre voie et avec une énergie de fabrique tous azimuts, proche de l'enfance.

« Pour pouvoir jouer à dix ou douze acteurs ensemble, on a beaucoup plus que les mots, explique sa complice Julie André. C'est très difficile de jouer une famille par exemple. Pour trouver les bons rapports, les hiérarchies, il faut un travail de fond, trouver tout un parcours pour chaque personnage. Maintenant la famille Krüger-Epp on la connaît très bien, toute l'histoire a été écrite en sous-terrain. À chaque fois, il s'agit de trouver le collectif ».

Tous les matins, la metteuse en scène mène un important travail de recherche en amont pour nourrir le travail de l'acteur. « J'aime ce moment de l'expérimentation plus que tout. Au début, j'avais du mal avec la représentation. À une époque, on arrivait à la première sans avoir la fin, j'essaye aujourd'hui de jouer un peu moins avec le feu. Si les choses ne sont pas fixées complètement, on s'octroie tout de même un peu plus de sérénité, j'arrive quand même avec une vision globale de la création ».

Julie Deliquet ne parvient au résultat final que très tardivement. Après ces cinq semaines d'expérience suivies d'une grosse coupure pour que « ça » mature, viennent cinq autres semaines de travail. *Huit heures ne font pas un jour* (2021), ce sont dix semaines au plateau, précédées de six mois pour l'adaptation et de longs mois pour la production. Pas loin de deux ans sont nécessaires pour chaque projet. « Ça prend du temps et du soin pour proposer ce type de projet un peu funambule, il y a du soin à apporter à l'humain, s'assurer que tout le monde va bien ». Si méthode il y a, elle bouge à chaque nouvelle création. « Faire de la mise en scène, ce n'est pas tant dans le résultat que comment trouver un procédé pour mettre en forme une matière qui n'existe pas encore. C'est aussi un endroit où je me sens hyper active et actrice de la dramaturgie avant d'en être dépossédée ».

Un état d'alerte permanent



Évelyne Didi dans « Huit heures ne font pas un jour » © Pascal Victor-Opale

Au début d'*In Vitro*, les membres du collectif faisaient tout tous ensemble. C'est à la Comédie-Française, pour *Vania* d'après Tchekhov (2016) et *Fanny et Alexandre* de Bergman (2019) que les acteurs de la troupe ont demandé à la metteuse en scène de mettre des mots sur sa façon de faire – et où celle-ci a dû prendre en charge les recherches que les acteurs, pris par l'alternance, pouvaient mener – que le processus s'est affiné. Comédienne à l'instinct, Évelyne Didi se sent très proche de la façon de faire de Julie Deliquet. À 71 ans, Évelyne Didi, qui a joué avec les plus grands, a éprouvé une véritable « jubilation » dans le travail avec Julie Deliquet et dit avoir beaucoup appris. « Elle fait marcher tous les étages corporels, même inconscients, il n'y a pas un jour qui ressemble à l'autre. Elle nous met en alerte totale. L'expérience de l'autogestion dont il question dans la série de Fassbinder, elle la place au cœur du travail des acteurs. Chacun, nous avons dû inventer des choses à nous pour donner aux autres l'idée de qui on était. Cette façon de tout démonter pour remonter par petits bouts, ça vient du cinéma, du travail de montage. Rien n'est fixe. On n'est pas tranquilles. On est heureux mais on n'est pas tranquilles. »

Julie Deliquet confirme en substance : « Si c'est déjà installé, cela ne m'intéresse pas, c'est le trajet que je cherche. Si on me joue une histoire, c'est trop naïf pour moi : j'ai besoin de voir des acteurs au travail qui vont devenir des personnages au travail. J'ai besoin de partir du réel de ce qu'ils sont pour trouver les conflits des personnages entre eux. C'est comme une expérience d'incarnation que je dois voir pousser en vrai, je dois assister à cette naissance de manière active ».

La part d'improvisation varie selon les spectacles. Sur *Huit heures ne font pas un jour*, les acteurs sont en autogestion pour leurs costumes et leurs accessoires, « ils ont des cachettes ». Il y a une impro physique importante, l'organisation des places de chacun dans l'espace change d'un soir à l'autre et parfois aussi l'adresse du texte. Ainsi, explique Julie André, quand le personnage qu'elle joue s'adresse à sa mère, il peut aussi bien, le soir d'après, s'adresser à un tiers en parlant de sa mère. Et cela peut changer chaque soir. Des dialogues entre deux personnages dans la série d'origine deviennent au plateau des scènes collectives avec des témoins muets dont la présence modifie les rapports.



« Fanny et Alexandre » © Brigitte Enguerrand

« Quand c'est improvisé, j'aime qu'on croie que c'est du texte et, quand c'est du texte, j'aime qu'on croie que c'est improvisé, sourit la metteuse en scène. L'un n'est jamais l'opposé de l'autre. Je crois vraiment à la valeur texte mais l'acteur doit travailler pour que telle phrase sorte à tel moment et non pas parce que c'est écrit. C'est l'acteur qui dirige le texte et non l'inverse. Il faut que j'aie la sensation de la première. S'il n'y a plus de travail ça ne marche pas, on fait de l'art vivant ! Il y a une porosité avec l'instant présent : plus le plateau est déséquilibré plus ça marche ».

Force et douceur sont les deux piliers de ce travail selon Éric Charon. « C'est une méthode assez douce pour l'acteur. Julie ne nous demande pas d'être efficaces, surtout pas, au contraire elle nous demande de supprimer tout ce qui est de l'ordre de la facilité. Toutes les choses se font petit à petit, assez lentement, ce sont des couches et des couches qui se superposent. Elle nous donne un tel bagage qu'il ne peut rien nous arriver, on est très protégés. Il y a une sensation très forte d'être ensemble ». Dépeinte par tous comme un véritable bourreau de travail, elle n'a de cesse de rappeler tout le plaisir qu'elle y trouve. D'où celui qu'éprouve à son tour le spectateur !

Maïa Bouteillet